

## M. JOSEPH CRÉPEAU

gonie, tonant la main droite du prince. De l'autre côté, monseigneur le duc d'Orléans, à genoux, avait passé ses bras autour du cou de son père. Les autres membres de la famille royale, agenouillés dans la chambre, priaient, les yeux fixés sur ce visage dont les traits s'altéraient visiblement.

A sept heures et demie, le moribond poussa un léger soupir, et la respiration s'arrêta. Mme la comtesse de Paris se tourna vers le Dr Récamier, qui se pencha sur la poitrine du prince et se releva en disant :

—Le cœur bat encore.

Dix minutes plus tard, le Dr Récamier, voyant une légère contraction du visage, se pencha de nouveau sur le corps et se releva en disant :

—Tout est fini !

Alors, Mme la comtesse de Paris, admirable de courage et de calme, se pencha à son tour pour embrasser au front celui qu'elle perdait pour toujours, et, doucement, elle lui ferma les yeux.

Mais déjà ses forces arrivaient à leur extrême limite. Elle se releva pour éclater en un sanglot déchirant, auquel répondirent d'autres sanglots, et elle tomba pour ainsi dire dans les bras de son fils, monseigneur le duc d'Orléans, accouru auprès d'elle.

La mère et le fils restèrent un instant plongés dans une douloureuse étreinte, puis la princesse se dégagea pour embrasser ses autres enfants avec la même ardeur et se retira dans la pièce voisine.

Mais la scène change. Le duc d'Orléans vient reprendre un instant sa place auprès du lit, pour une courte prière et, se levant avec tous les princes présents, il s'avance le premier, met un genou en terre et baise la main de son père, posée sur le bord du lit.

Après lui, chacun imite cet exemple, par rang de parenté et d'âge.

A onze heures, le duc de Nemours, suivi du duc d'Alençon et du comte d'Eu, est monté chez le duc d'Orléans pour le reconnaître comme chef de la maison de France.

Dans la matinée, le duc d'Orléans a expédié les dépêches notifiant la mort de son père aux cours étrangères et aux familles royales ou princières alliées à la maison de France.

\* \* \*

Le comte de Paris était né à Paris, le 24 août 1838, du mariage de Ferdinand, duc d'Orléans, fils aîné du roi Louis-Philippe, avec la princesse Hélène de Mecklembourg-Schwérin. L'enfant avait quatre ans à peine lorsque son père mourut, le 13 juillet 1842, victime d'un accident de voiture, laissant un second fils, Robert, duc de Chartres, né le 9 novembre 1840.

Le 30 mai 1865, le comte de Paris épousa sa cousine germaine, Isabelle, princesse d'Orléans, fille du duc de Montpensier, dernier fils de Louis-Philippe, et de l'infante Louise.

De ce mariage sont nés six enfants : la princesse Amélie, née en 1865, aujourd'hui reine de Portugal ; Philippe, duc d'Orléans, qui devient chef du nom et des armes ; la princesse Hélène ; la princesse Isabelle ; la princesse Louise, qui a quatorze ans ; et le petit prince Ferdinand, né au château d'Eu, en 1884.

## LES AJOURNEMENTS

Demain, demain, pas aujourd'hui, tel est le mot du lâche ; aujourd'hui je me repose, demain je mets à profit cette leçon demain je renonce à ce défaut, demain je furai ceci et cela.

Et pourquoi pas aujourd'hui ? Crains-tu que demain ne trouve pas son emploi ? Chaque jour a sa tâche. Ce qui est fait est fait, et seul est sûr ; ce qui est à faire est incertain.

Qui n'avance pas recule. Le temps marche en avant et ne revient pas sur lui-même. A moi ce que je tiens, à moi les heures que j'utilise ; l'espérance m'appartient elle !

Chaque jour inutile est une page blanche au livre de la vie. Eh bien donc, demain, comme aujourd'hui, qu'à chaque côté de moi se place une bonne action.

CHRISTIAN FÉLIX WEISSE.

Mercredi, le 19 septembre, après dix-neuf jours de souffrances indicibles, M. Joseph Crépeau, maire de Sainte-Anne des Plaines, et préfet du comté de Terrebonne, rendait son âme à Dieu. Né à Sainte-Anne, fils unique de Joseph Crépeau, cultivateur, et d'Édward Bourgoïn, à douze ans, déjà orphelin, il entra au collège de Sainte-Thérèse. Durant les huit années de ses études par ses talents, sa bonté de cœur, son ouverture d'âme, sa gaieté de caractère, il sut gagner l'estime et l'affection de tous ses confrères.

Ses études terminées, il choisit pour sa part, la vie humble, mais heureuse du cultivateur canadien. Il s'établit sur la terre paternelle, ayant conscience du bien qu'il pouvait faire, en donnant l'exemple d'une exploitation intelligente et soignée, et de l'influence qu'il devait acquérir, grâce à l'instruction qu'il possédait. Il ne tarda pas à devenir l'âme de toutes les mesures ayant rapport aux intérêts et aux progrès de sa paroisse. Affable, poli, dévoué, plein de délicatesse, de tact, orateur plein de feu, de conviction, il possédait à un rare degré ces qualités qui attirent la confiance et la sympathie.

En 1891, il était élu conseiller et maire de Sainte-Anne ; au printemps de 1894 il devenait préfet du comté de Terrebonne. A trente-un ans, M. Joseph Crépeau était connu et estimé dans tout ce comté. L'un de nos partis politiques, l'avait je crois, déjà choisi comme son futur candidat. Avec des convictions politiques arrêtées, il était sans fanatisme. Catholique et français jusqu'au bout des ongles, son idéal était de travailler un jour, à sauvegarder les intérêts de la religion et de la patrie canadienne-française.



J. CRÉPEAU

Dieu en a jugé autrement ; son âme était trop franche dans sa naïve droiture, pour être jetée dans ce milieu d'amères déceptions.

Le 1er septembre, après avoir passé la soirée au cercle agricole dont il était président, il rentrait joyeux chez lui. Dans la nuit, il eut une forte attaque de choléra du pays. Dévoré par une soif ardente, à l'insu de son épouse qui le veillait, il se leva, voulant boire tout à son aise. Pris soudain d'une faiblesse, il tomba à la renverse, entraînant deux lampes à pétrole qui se trouvaient à sa portée. L'instant d'après il se trouvait étendu sur un lit de flammes.

Les cris d'épouvante poussés par son épouse, la douleur cuisante du feu, lui firent recouvrer ses sens. Avant tout secours, se levant de lui-même il s'élança hors de la maison, activant par là ces flammes qui l'enveloppaient. Il eut la force d'arracher ses habits, déjà en cendres, ou plutôt de les secouer, et sa chair nue imbibée de pétrole continuait de flamber. On dut rouler une couverture autour de lui pour éteindre le feu.

Dix-neuf jours durant, il endura sans se plaindre les douleurs atroces de ce feu le brulant encore partout, dans ce corps devenu plaie vive. Il nous disait avec douceur : " Dieu veut que je souffre ce martyr ; il va m'en donner la force. Si je parais devant lui, il m'en tiendra compte."

Mercredi dernier, tout espoir était perdu. Il bénit sa famille, fit ses dernières recommandations, dit un adieu suprême. Puis se tournant vers Dieu seul : " Mon Dieu je fais mon sacrifice dit-il, biens, honneur, santé, famille, liens d'amitié, espoirs, je remets tout entre vos mains." Et bien doucement il s'endormit pour toujours.

Parents, confrères de collège, amis, tous ceux qui l'estimaient, et le connaître c'était l'estimer, le suivirent à sa dernière demeure. Il y avait dans cette foule immense, un recueillement et une émotion peu ordinaires. Le Dieu de justice qui a vu ses souffrances, a dû lui donner le repos et la récompense dus à son martyr.

R. I. P.

UN CONFRÈRE.

## J'AI MA RELIGION A MOI, JE SERS DIEU A MA MANIÈRE

Ce serait bien si Dieu avait dit ; " Chacun pourra me servir à sa manière." Mais il n'en est pas du tout ainsi ; il y a une forme de religion établie pour tous les hommes. Or, Dieu est le maître ; n'est ce pas le droit du maître d'être servi comme il l'entend.

Que ferait le patron à l'ouvrier qui viendrait lui dire : " Moi, je travaille à ma guise, je n'entends pas recevoir des instructions de personne."

Le plus souvent, cette raison " j'ai ma religion à moi," veut dire tout simplement : " Je n'ai pas de religion et je n'en veux point avoir."

Quelques-uns ont eu sérieusement la pensée—comme plusieurs philosophes—de faire une religion nouvelle. Ils ont même cherché à l'imposer aux autres.

C'était au lendemain de 93. L'un des chefs de la République, qui avait assisté au pillage des églises et au massacre des prêtres, se dit à lui-même : " Le moment est venu de remplacer Jésus-Christ, je vais faire une religion toute neuve, dans le goût du progrès. Il essaya, mais au bout de quelques mois, il vint tout déconfit, vers Bonaparte, le premier consul :

—Le croiriez-vous, général, ma religion si jolie ! ça ne prend pas....

—Citoyen collègue, répond Bonaparte, tenez-vous sérieusement à faire concurrence à Jésus-Christ ? Il n'y a qu'un moyen ; faites comme lui : faites-vous crucifier un vendredi et tâchez de ressusciter le dimanche !....

Il va sans dire que l'aventure ne fut pas tentée

P. M. P.

## NOTES ET IMPRESSIONS

La vertu est toujours exposée aux coups de l'envie, on ne jette pas de pierre à l'arbre stérile.—PASQUIN.

Nous avons des gens qui aiment les pauvres, ce qu'il nous faudrait ce sont des gens qui aiment la pauvreté.—G. TOURNADE.

Nous n'aimons pas les difficultés quand nous sommes aux prises avec elles ; mais, la lutte finie, comme nous nous les rappelons volontiers.—M. VALYÈRE.

## UN CONSEIL PAR SEMAINE

Manière de conserver le beurre frais.—Emplissez de beurre un petit pot de grès jusqu'à un doigt du bord. Retournez le pot sur une assiette, versez la hauteur d'un doigt d'eau que vous renouvelez tous les jours.

Prenez de ce beurre chaque fois que vous en avez besoin, mais retournez toujours le pot, et versez de l'eau comme auparavant.